Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 13 (1983)

Heft: 12

Rubrik: Paris au fil du temps : brillant centenaire d'un oublié

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

Brillant centenaire d'un oublié

«La nuit met son collier»... Devant la silhouette bleue sur bleu, coiffée d'un croissant de lune et qui attache à son cou des étoiles, les photographes de presse mitraillaient l'autre soir une charmante vieille dame qui posa, voici un demi-siècle, pour cette gouache reproduite alors sur la couverture du catalogue d'un grand joaillier[1]. Le Tout-Paris 1983 rendait hommage[2] à Paul Iribe (1883-1935). Iribe, ce nom basque à la consonance un peu rude ne rappelle-t-il rien aux aînés? Paul Iribe — pamphlétaire, magicien de l'élégance, décorateur de théâtre et de cinéma, styliste à l'imagination jaillissante, et véritable précurseur de l'Art Déco. «Profond observateur», écrivait-il sur lui-même, «Monsieur Paul Iribe remarqua quels durs efforts avaient dû faire ceux qui étaient arrivés à Paris en sabots, aussi y était-il arrivé en escarpins vernis». Boutade qui définit son auteur. C'est par hasard que Paul Iribe naquit à Angoulême, d'une mère andalouse et de Jules Iribe. Ce dernier, entrepreneur de travaux publics à Paris en 1871 avait, pendant la Commune, abattu la Colonne Vendôme[3]. Cet aventurier intrépide, ce père fugueur, installerait, en 1892 seulement, sa petite famille à Paris, en plein Montmartre. Mauvais élève au Collège Rollin, Paul se contenterait, au fond de la classe, de griffonner dans les marges de ses cahiers. A 17 ans, c'est aux journaux légers ou satiriques — du *Sourire* et du *Rire* à *L'Assiette au Beurre* et au *Cri de Paris* — qu'il présentera ses dessins influencés par Caran d'Ache et par les bois gravés de Vallotton. Il avait, comme Forain, mais en moins féroce, le génie des légendes acides, et ses caricatures, larges surfaces noires et blanches, au trait appuyé, l'apparentaient à Aubrey Beardsley. En six ans, il aura fourni plus de huit cents dessins à vingt-six périodiques: il n'a que 23 ans. A 24 ans, l'emblème de la première revue qu'il crée — *Le Témoin* — sera (moins la tête remplacée par un œil cyclopéen) son autoportrait en frac, et souliers vernis évidemment. Au second plan, deux gracieuses personnes à la ligne élancée sont déjà — en 1907 — l'antithèse des dames qui se pavanaient alors aux courses et avenue du Bois, fagotées par des couturiers à bout de souffle. Paul Poiret qui devra à Iribe bien des suggestions, lui commande *Les Robes de Poiret racontées par Paul Iribe* (1908), ravissant album qui révolutionna la mode avec grâce. Denise Poiret, l'épouse du couturier, portera, sans corset pour la première fois, la robe «Lola Montès». Parmi les fidèles collaborateurs du *Témoin* (de Cocteau à Sacha Guitry, ils deviendront tous célèbres), Juan Gris est l'un des plus zélés. Oui, Juan Gris, pas encore enfermé dans son cubisme austère. Iribe va détester le cubisme, lui qui raffole des courbes, celles du corps féminin que l'on retrouvera dans l'arrondi de certains de ses meubles. «Roi fainéant» (sic), il n'aura guère le temps de se prélasser dans son fauteuil: la bergère-gondole en palissandre à décor d'enroulement, signée par lui en 1913. Vendue aux enchères par Sotheby, le 6 mars dernier à Monte Carlo, elle a atteint la somme de 199 800 francs (français...)

Jamais à court de fantaisie, il invente, d'un trait de plume, une rose: la rose-Iribe. Différemment stylisée par lui, elle deviendra chaque fois nouvelle. Celle de la griffe de soie tissée cousue dans les modèles de Poiret; la rose de Lubin pour l'eau de toilette; la rose objet en or de Linzeler; la «rose de François» imprimée sur les beaux livres de François Bernouard, poète typographe; la rose bleue de Lachaume, le plus grand fleuriste de Paris.

Publicitaire à l'humour désinvolte, un rien cynique, Iribe fait des clins d'œil en bousculant les habitudes. L'annonce gentiment racoleuse «Pour être heureux que faut-il? Un peu d'or...», avec le viveur qui éclate dans son plastron amidonné, et qui tient par l'épaule une ingénue fort délurée, est l'image même d'un petit monde qui faisait la fête sans jamais rien prendre au sérieux. Obèse au faux col évasé, Iribe qui portait, bien avant Marcel Achard, d'énormes lunettes rondes, était adoré des femmes. Il en aima beaucoup, en épousa deux. Avec Jeanne Dirys, très jolie comédienne du boulevard, il forma pendant quelques années le couple le plus en vue de Paris.

Iribe part en 1919 pour les Etats-Unis où une séduisante héritière californienne, Maybelle Hogan, l'introduit, grâce à ses relations et à sa fortune, dans la grande vie américaine. Ils se marient, vivent dans le luxe aux USA et à Paris. En 1931 il abandonnera à sa femme, qui retourne en Californie, leurs deux enfants. Après sa conquête de Broadway, il avait épaté Hollywood, et Cecil B. de Mille, atteint comme lui de la folie des grandeurs, lui confiait la direction artistique des *Dix Commandements,* film qui fit date dans l'histoire du cinéma muet.

En 1932, il travaille à Paris, rue Cambon, pour Coco Chanel. Ils ont les mêmes goûts raffinés, ils sont complices en tout. Il compose (et elle les expose) des parures de diamant. Elle sera le dernier amour de cet irrésistible séducteur. Un soir de septembre 1935, Iribe prend le Train bleu pour aller la rejoindre dans sa villa du Cap Martin. Dès le lendemain matin, il commence une partie de tennis avec le professeur qu'il avait convoqué de Paris par télégramme. Au début du second jeu, il s'écroule, terrassé par une crise cardiaque. On le coucha en tenue de tennis dans son cercueil avec, aux pieds, ses espadrilles basques à semelles de corde.

«Cet homme est un bien intéressant démon», avait dit de lui Madame Colette.

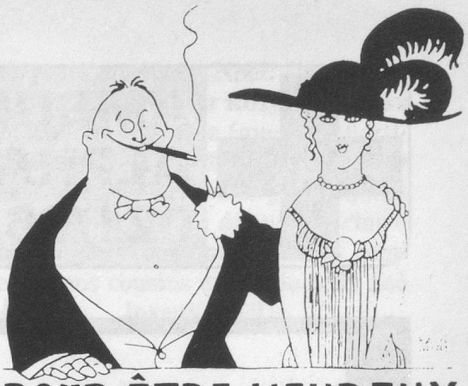
A. V.

---

[1] Mauboussin.

[2] **Une magnifique exposition ouverte jusqu'au 31 décembre,** à l'Hôtel de Sens. Elle a demandé quatre ans de recherches et de travail à A.-C. Lelieur, R. Bacholeet et D. Bordet, aidés par l'équipe de la Bibliothèque Forney.

[3] Il alla clandestinement se réfugier en Espagne cependant que l'on accusait faussement le grand peintre Gustave Courbet qui s'exila et mourut en Suisse à La Tour-de-Peilz.



POUR ÊTRE HEUREUX
QUE FAUT-IL ?
UN PEU
d'ART
allons vite voir
L'EXPOSITION
PAUL IRIBE
à la Bibliothèque FORNEY!